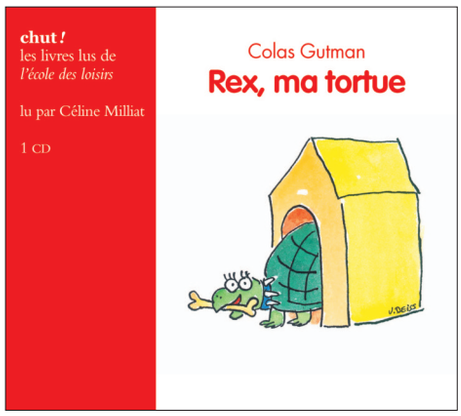
Rex, ma tortue
Colas Gutman



Séance 1
Ce dessin, ça vous rappelle quoi ?

Voici un petit exercice amusant qui permettra de vérifier si les élèves ont bien compris l'histoire de *Rex, ma tortue* – qu'ils auront donc écoutée au préalable – tout en leur faisant découvrir les illustrations drôles et moqueuses de Véronique Deiss. Elles sont tirées de la version – papier – du roman de Colas Gutman. Vous pouvez les imprimer et demander aux enfants de commenter chacune d'entre elles puis de raconter quel passage de l'histoire est évoqué dans le dessin.

Illustrations

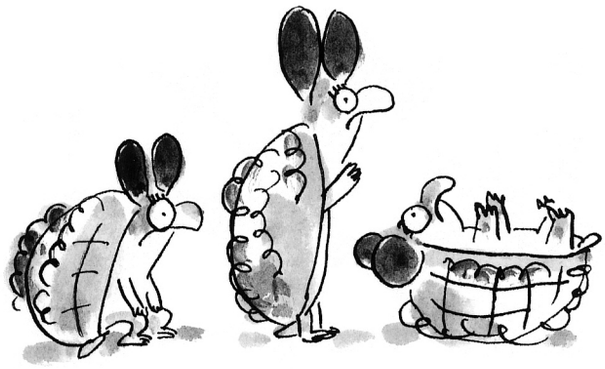
p. 11 : Rex, transformée en gâteau d'anniversaire, est portée par le père

p. 14 : le héros prélève un morceau de moquette

p. 26 : la tortue dans le bolide télécommandé

p. 31 : la tortue amoureuse du robot

p. 33 : la tortue apprend à faire « assis, debout, couché »



Prolongement possible

À partir d'un titre, « Marguerite, mon chien », les élèves pourront imaginer la situation inverse : le héros du livre veut à tout prix une tortue pour son anniversaire mais il reçoit un chien. Quelle déception ! Comment transformer l'animal et le faire vivre comme une tortue (porter une carapace, rentrer la tête, manger de la salade…) ? Les différentes situations pourront faire l'objet de dessins, dans l'esprit de ceux de Véronique Deiss.

Séance 2
Des histoires vécues

Nous avons demandé à plusieurs auteurs de *l'école des loisirs* de raconter un souvenir d'enfance lié à un animal. Donnez à lire ce petit ensemble de textes à vos élèves, avant de recueillir leurs impressions. Quelle histoire trouvent-ils la plus drôle, la plus cruelle, la plus étonnante ?
Vous pouvez leur proposer d'écrire un mot d'encouragement à Jérôme Lambert, de partager une histoire de chat avec Yvan Pommaux, une anecdote cocasse avec Audren ou tendre avec Geneviève Brisac…
Cf. recueil des témoignages d'auteurs (en annexe)

Séance 3
Quelle déception !

Les enfants ont sûrement tous connu le genre de déception qu'éprouve le héros de *Rex, ma tortue*, que ce soit lors d'un anniversaire, d'une fête de Noël ou d'une autre occasion. Demandez-leur de noter sur une feuille de papier :
• une chose qu'ils ont reçue à une occasion particulière et qui leur a fait plaisir,
• une chose qu'ils aimeraient recevoir mais qu'ils ne recevront jamais,
• un cadeau qu'ils ont reçu et qu'ils ont détesté,
• un cadeau qu'ils ont reçu et qu'ils échangeraient volontiers.

Partagez ensuite avec eux ces événements ou éventualités, ce qui les dédramatisera !

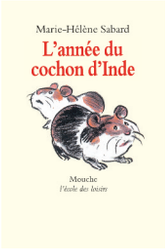
Prolongement possible

Une autre façon de surmonter sa déception : à partir du « rituel d'anniversaire » de l'artiste Sophie Calle (qui met sous vitrine ses cadeaux d'anniversaire sans jamais les utiliser), demandez aux élèves de ramener à l'école les cadeaux qu'ils ont le plus détestés. Ils organiseront une exposition-vitrine avec l'accrochage de leur choix où chaque objet entraîne la rédaction d'une notice avec la date du présent et la raison pour laquelle il n'a pas été apprécié (évitez les cadeaux d'anniversaire offerts entre élèves).

Liens :
http://www.perrotin.com/Sophie_Calle-works-oeuvres-10064-1.html
http://bouquinbourg.canalblog.com/archives/2011/04/02/20785442.html

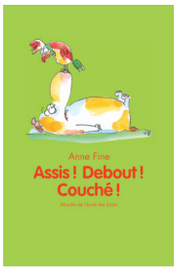
D'autres livres

Et, pour continuer la lecture sur le thème des animaux familiers et/ou des cadeaux plus ou moins appréciés :



L'année du cochon d'Inde, Marie-Hélène Sabard
(voir la fiche du livre)

Assis ! Debout ! Couché !, Anne Fine
(voir la fiche du livre)



Le cadeau d'Arthur, Guillaume de Sancy
(voir la fiche du livre)

Le chien qui disait non, Grégoire Solotareff et Nadja
(voir la fiche du livre)

Drôles de zèbres, Brigitte Smadja
(voir la fiche du livre)

Léopold préfère les fauves, Guillaume Le Touze
(voir la fiche du livre)

Toxinette, Irène Schwartz
(voir la fiche du livre)

Poisson rouge à l'américaine, Dominique Souton
(voir la fiche du livre)

Séance 4
Le jeu de la tortue

La tortue, si lente, si lourde, si massive, est à l'origine d'un jeu mis au point par des professeurs d'EPS, présenté dans ce dossier consacré aux jeux d'opposition, de corps à corps et de lutte pour les cycles 2 et 3.

Déroulement du jeu (présenté p. 14)
Les enfants s'affrontent par deux. L'un fait la tortue, il se roule en boule sur le tapis en plaquant bien les bras sous lui ; l'autre essaie de le renverser sur le dos. La tortue doit résister le plus possible en cherchant de bons appuis, celui qui est chargé de la renverser cherche la bonne stratégie pour la saisir et la déséquilibrer. Les compétences visées par ce jeu sont donc intéressantes et multiples.
Par ailleurs, le dossier, présentant de nombreuses séquences de jeux, met aussi l'accent sur les séances consacrées aux règles de sécurité, à l'échauffement et au retour au calme.

En guise de témoignage, les enfants de l'école maternelle de Nissan ont publié un compte rendu d'une séance de jeu de la tortue.

Les scouts ont eux aussi leur Jeu de la tortue, plus ludique et collectif. Cette fois, les bébés tortues doivent échapper aux méchantes mouettes qui aimeraient les mettre au menu de leur petit déjeuner. Pour se protéger, les tortues peuvent se mettre sur le dos, mais dans ce cas elles ne peuvent plus avancer jusqu'au refuge… La dernière tortue a gagné.

Liens :
http://www.pedagonet.com/other/jeux.pdf
http://maternellenissan.blogspot.fr/2011/11/le-jeu-de-la-tortue.html
http://www.scoutorama.org/jeu-de-la-tortue.html

Colas Gutman

Petit, j'ai eu pas mal de chats, un lapin nain, une tortue, de nombreux poissons rouges… je n'ai aucune attirance pour les NAC (*nouveaux animaux de compagnie*) et mon rêve est d'avoir un énorme chat très doux et très poilu !

Yvan Pommaux

J'ai eu des chats. Mais, entouré d'une famille d'asthmatiques, j'ai arrêté. Le dernier fut le meilleur. D'abord chaton tigré, hilarant de sérieux, il faisait le fou, traversait le salon à la vitesse d'une balle de revolver, ricochait contre les murs, grimpait aux rideaux, surgissait d'une cachette en effectuant une danse étrange, un peu inquiétante, faite de petits bonds de côté, pattes raides, poil hérissé. Je l'avais appelé Gromek, du nom d'un espion de l'Est dans le plus mauvais film d'Alfred Hitchcock, *Le Rideau déchiré*. Mais, en grandissant, il devint très câlin, il s'amollissait dans nos bras au point qu'on pouvait le tordre comme un linge qu'on essore. Gromek devint Gromou. Gromou avait son coin à lui sur ma planche à dessin, qui mesure à peu près un mètre sur quatre-vingts centimètres. Il arrivait sans bruit. Soudain il se tenait là, à l'extrême bord de la planche, les coussinets de ses pattes rassemblés dans un carré minus-

cule. Il gagnait son coin, s'allongeait, tel le sphinx de Guizeh, en plus relâché, en plus mou, et il me regardait, toujours sérieux. Parfois je pouvais me voir, en double et en buste, minuscule dans ses prunelles. Jamais il n'a renversé une bouteille d'encre, jamais il n'a marché sur une feuille de papier, sur un dessin. Il n'était pas fier. Il m'a dit un jour : « Il est idiot, le poème de Baudelaire. » (*N.D.L.R. : preuve que cet animal avait lu* Le Confort intellectuel*, de Marcel Aymé*.)

Audren

Les écureuils d'Audren

J'ai eu plusieurs écureuils de Corée, mais je me souviens particulièrement d'un couple de farceurs qui ne rêvaient que de s'échapper. Je les voyais bien comploter dès que je m'approchais d'eux. On aurait dit Tic et Tac. Changer leur litière et nettoyer leur cage était chaque fois une opération délicate. Un jour, la femelle tenta, comme à son habitude, une évasion. Mais comme j'avais le bras tendu devant l'entrée de la cage, elle pénétra… dans ma manche. Je portais une sorte de combinaison d'aviateur et je ne me rendis pas compte immédiatement qu'elle s'était faufilée sous mes vêtements. La peur du noir, ou mon odeur humaine, avait dû la paralyser. Je la cherchais partout dans la pièce. Le mâle ne voulait rien me dire. Il lançait juste de petits cris stridents à l'intention de sa compagne, et comme je ne suis pas bilingue écureuil, je ne

comprenais rien. Quelques secondes plus tard, la coquine réagit aux conseils de son mâle et se mit à bouger. Elle me trottait sur le dos et sur le ventre à toute allure, cherchant une issue. Elle me griffait et poussait, elle aussi, de drôles de cris auxquels le mâle répondait de plus belle. J'étais ridicule, clownesque. Je me tortillais dans tous les sens en hurlant, je secouais mes manches et mes jambes pour qu'elle sorte. Plus je bougeais, plus elle s'accrochait, plus elle me lacérait la peau. Quelle séance de danse ! Je finis par me déshabiller pour arrêter le carnage. J'étais maintenant en petite tenue en train de courir après Speedy Gonzales. Je finis par la coincer dans un angle. Le mâle observait tout de sa cage. Je le soupçonne même d'avoir pris des photos. Il avait l'air de trouver cette poursuite très distrayante. Sa copine, elle, ne se priva pas de me mordre le doigt très fort, pour me laisser un souvenir… marquant !

Jérôme Lambert

Mon Lapin Nain Angora est mort deux fois. Juré. Ça ressemble à un script de mauvais film d'horreur, mais c'est la terrible réalité. Je ne sais plus son nom, peut-être n'en a-t-il jamais eu. Mais je me souviens très précisément de ses deux morts. À près de quinze ans d'intervalle.

La première est assez classique : je rentre de l'école primaire un mardi soir, heureux et insouciant à l'idée du mercredi à venir. Une soirée pour l'instant joyeusement ordinaire. Mais, après le dîner, mes parents m'annoncent avec gravité et délicatesse que mon Lapin Nain Angora est mort. Diagnostic officiel : intoxication alimentaire. Il avait sans doute mangé de mauvaises herbes dans le jardin, et sa gourmandise lui avait coûté la vie.

Soit. J'ai neuf ans et j'accepte ce terrible verdict.

Dans mon souvenir, j'ai même plutôt bien accueilli la nouvelle. Je ne me souviens ni de

larmes amères ni de cauchemars en angora, les nuits suivantes.

En revanche, une image reste, un peu floue quoique très tenace. Je suis dans le garage, au rez-de-chaussée de notre vieille maison, et, debout devant la cage vide de mon défunt ami, je n'arrive pas à élucider cette énigme : comment un Lapin Nain Angora qui n'est jamais sorti de derrière ses barreaux peut-il avoir été empoisonné par des herbes du jardin ?

L'énigme a demeuré, et je me suis consolé. J'avais toujours mon chien.

Un bâtard de ferme fidèle et plein d'amour, de ceux qui veillent au pied du lit quand vous êtes malade, de ceux qui sont toujours prêts à jouer avec vous, pauvre enfant unique désœuvré.

Ce chien a duré longtemps, il ne m'a quitté que dix ans plus tard, vers mes dix-neuf ans.

J'ai porté le deuil alors comme il se doit, mais je m'en suis également remis, quoique plus difficilement que pour le L.N.A.

Voilà, me direz-vous, une histoire qui se termine bien. Une histoire d'animaux domestiques et d'enfance, une histoire d'amitié par-delà vie et mort. On pourrait en faire un livre.

Mais c'était sans compter sur la terrible cruauté des parents et la puissance des blessures rouvertes. Comme dans un film d'horreur, donc, il faut bien désigner la coupable par son nom : ma mère. Ma mère qui, innocente et comme toujours ravie de raconter un épisode de mon enfance à un invité de passage devant son fils devenu adulte et approchant alors la trentaine, ma mère attendrie au souvenir d'un épisode charmant de notre vie de famille, ma mère, donc, qui me rappelle *le jour où le chien a bouffé le Lapin Nain Angora. Tu te souviens* ?

Silence.

Les images se superposent dans ma tête, tout défile en accéléré : la mort du lapin, le faire-part de décès après dîner, mon recueillement circonspect devant la cage vide, le meurtre honteusement camouflé, les fausses herbes empoisonneuses.

larmes amères ni de cauchemars en angora, les nuits suivantes.

En revanche, une image reste, un peu floue quoique très tenace. Je suis dans le garage, au rez-de-chaussée de notre vieille maison, et, debout devant la cage vide de mon défunt ami, je n'arrive pas à élucider cette énigme : comment un Lapin Nain Angora qui n'est jamais sorti de derrière ses barreaux peut-il avoir été empoisonné par des herbes du jardin ?

L'énigme a demeuré, et je me suis consolé. J'avais toujours mon chien.

Un bâtard de ferme fidèle et plein d'amour, de ceux qui veillent au pied du lit quand vous êtes malade, de ceux qui sont toujours prêts à jouer avec vous, pauvre enfant unique désœuvré.

Ce chien a duré longtemps, il ne m'a quitté que dix ans plus tard, vers mes dix-neuf ans.

J'ai porté le deuil alors comme il se doit, mais je m'en suis également remis, quoique plus difficilement que pour le L.N.A.

Voilà, me direz-vous, une histoire qui se termine bien. Une histoire d'animaux domestiques et d'enfance, une histoire d'amitié par-delà vie et mort. On pourrait en faire un livre.

Mais c'était sans compter sur la terrible cruauté des parents et la puissance des blessures rouvertes. Comme dans un film d'horreur, donc, il faut bien désigner la coupable par son nom : ma mère. Ma mère qui, innocente et comme toujours ravie de raconter un épisode de mon enfance à un invité de passage devant son fils devenu adulte et approchant alors la trentaine, ma mère attendrie au souvenir d'un épisode charmant de notre vie de famille, ma mère, donc, qui me rappelle *le jour où le chien a bouffé le Lapin Nain Angora. Tu te souviens* ?

Silence.

Les images se superposent dans ma tête, tout défile en accéléré : la mort du lapin, le faire-part de décès après dîner, mon recueillement circonspect devant la cage vide, le meurtre honteusement camouflé, les fausses herbes empoisonneuses.

Et mon brave chien. Mon brave chien assassin.

Que faire dans une telle situation, sinon serrer les dents et sourire devant l'invité en question ?

Que faire quand le meurtrier est depuis longtemps redevenu poussière et n'est même pas présent pour se justifier de son crime ?

Que faire pour ne pas en vouloir à ce chien tant aimé, en qui se cachait un sanguinaire prédateur ?

Et surtout, que faire sans que ma mère se mette à pleurer à ma place dans le salon ?

En ce qui me concerne, j'ai trouvé : écrire cette histoire aujourd'hui, vous la raconter et vous donner le droit d'en rire. Une deuxième fois.

Vous ferez ceci en mémoire de Lapin Nain Angora.

Geneviève Brisac

Une école de la vie

Il y a peu de temps, je suis tombée sur une amie. Elle a eu l'air tout ému en me voyant. Son large visage s'est élargi encore en un large sourire, ses yeux ont brillé, j'ai cru apercevoir une larme, elle s'est approchée, m'a serrée trop fort. J'ai un peu reculé et admiré son manteau en astrakan, qui ressemblait tant à celui que portait sa mère quand nous étions enfants. Et sa toque, extorquée au même animal. Quoi de neuf, ai-je dit, depuis vingt ans qu'on ne s'est vues ?

De ses lèvres sortaient deux syllabes seulement, comme cela arrive aux personnes en état de choc.

Elle disait juste : « Pitou, Pitou. »

J'ai d'abord entendu et compris « Pitié, pitié », puis « Pas toi pas toi », et enfin « petit petit ».

Par gestes, j'ai essayé de lui faire préciser ce qu'elle voulait me dire.

Maryvonne enfin a repris ses esprits.

Elle a réussi à articuler une phrase entière :

– Quand je te vois, je pense à Pitou et cela me bouleverse.

Mais qui était donc ce Pitou ? Un fiancé qu'elle m'aurait piqué, j'en étais sûre, et qui, depuis, serait mort, et voici que la culpabilité la paralysait.

Elle a ri bizarrement, il me semble. « Tu as oublié Pitou ? » Elle retournait le couteau.

– Souviens-toi, la table, la ligne bleue, que tu…

Et tout m'est revenu.

Pitou était un hamster au ventre blanc et mou, un hamster récalcitrant, malgré son beau regard brun. J'avais décidé de lui apprendre à marcher droit. Dompteuses dans l'âme, nous avions eu l'idée, Maryvonne et moi, de l'entraîner sur la longue table de la salle à manger. Une table immense, en céramique noire, parcourue d'une ligne bleue comme un couloir de piscine.

Chaque jour, après les cours, nous sortions Pitou de sa cage, l'entraînions non sans peine vers la longue ligne bleue, à l'aide de graines de tournesol que je partageais avec lui (c'est ma nourriture favorite), et Pitou s'aventurait sur les carreaux noirs, l'œil rêveur, les pattes tremblotantes.

Il n'était pas idiot, il savait quel était son devoir, son challenge, sa mission : être un hamster sportif, aligner son pas, devenir élégant et rapide, figurer un jour, c'était le but inavoué, dans le *Livre Guinness des records*.

Il a fait des progrès magnifiques. Bientôt, il a parcouru la table d'une traite. Nous avons, alors, Maryvonne et moi, commencé à chercher comment faire connaître notre champion. Mais cela n'a intéressé personne. Et, vexée, j'ai oublié.

Jusqu'à ce jour d'hiver 2008, où Maryvonne a ressuscité Pitou, l'unique hamster funambule. Ce jour où j'ai compris que les exploits que nous accomplissions, lui et moi, étaient notre plus grand titre de gloire à ses yeux.

La meilleure chose de ma vie.